

Jean- Baptiste Lamarck

Article "IDÉE"
NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE,
appliquée aux arts, à l'agriculture,
à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.
Par une société de naturalistes et d'agriculteurs.
Volume 16, p 78-94

1817

Réalisation :
Pôle HSTL du CRHST, 2001
Unité Mixte de Recherche CNRS / Cité des sciences et de l'industrie, Paris
<http://www.crhst.cnrs.fr>

Ouvrage numérisé à partir de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque centrale du
Muséum national d'histoire naturelle
cote Y1 3026 -- 16

Numérisation : Claudia Zudini, Raphaël Bange
sous la direction de Pietro Corsi
pour <http://www.lamarck.net>

Réalisé dans le cadre du portail Internet *Hist-Sciences-Tech* :

>> HistSciences >
>> Tech >

[Article précédent non reproduit]

IDÉE. Phénomène organique, résultant d'une impression, plus ou moins long-temps subsistante, faite dans l'organe de l'intelligence, et dont la perception, en nous, est à notre disposition dans la veille et l'état de santé.

Ce phénomène, du premier ordre, le plus admirable de ceux auxquels l'organisation ait pu parvenir, fait la base et le sujet de tout ce qui constitue ce qu'on nomme *intelligence* dans les êtres qui en sont doués, en un mot, de tous les actes intellectuels. Comme tous les autres phénomènes organiques,

l'intégrité de celui dont il s'agit ici, est toujours dépendante de celle des organes qui y donnent lieu.

Non-seulement cet admirable phénomène s'observe généralement dans l'homme, en qui le nombre et la diversité des idées qu'ont pu acquérir les individus de son espèce, s'offrent en une échelle de degrés d'une étendue immense, la limite supérieure de cette échelle ne pouvant être assignée ; mais on l'observe aussi dans certains animaux, quoique dans des limites fort resserrées, et l'on en obtient des preuves par les actions qu'on leur voit exécuter, ainsi que par les songes qu'on leur voit faire.

L'éminent phénomène organique qui constitue l'idée, est, dans sa source, le produit immédiat d'une sensation sur laquelle l'attention s'est fixée, et résulte nécessairement d'une impression subsistante, faite dans l'organe qui est propre à la recevoir. Cette impression n'est autre chose que le tracé d'une image, de celle de l'objet qui a donné lieu à la formation de l'impression dont il s'agit. Or, chaque fois que le *fluide nerveux*, mis en mouvement, traverse toutes les parties de cette image, il y excite une sensation obscure ou un ébranlement particulier, qui se transmet aussitôt à l'*esprit*, au foyer où s'exécutent les pensées, les actes intellectuels.

Ainsi, l'*idée* n'est autre chose que l'image obscure d'un objet, rapportée ou rendue présente à l'esprit de l'individu, chaque fois que le fluide nerveux, mis en mouvement, traverse les traits de cette image ; traits qui sont imprimés dans l'organe particulier, propre à l'exécution des actes d'intelligence.

Si l'on rassemble tout ce que l'observation et l'induction ont pu nous apprendre à l'égard de l'*idée*, on sentira que la définition que je viens d'en donner, est la seule qui soit propre à faire concevoir la nature de ce phénomène organique ; car elle s'accorde partout avec les faits observés. Si l'impression des objets qui ont fixé notre attention, n'étoit pas conservée dans l'organe, la mémoire n'auroit point lieu, les songes ne retraceroient pas à l'esprit différentes idées acquises, nous ne retrouverions pas ces mêmes idées en désordre, dans les délires que certaines maladies nous causent.

L'*idée* n'est assurément point un objet métaphysique, comme beaucoup de personnes se plaisent à le croire ; c'est, au contraire, un phénomène organique et conséquemment tout-à-fait physique, résultant de relations entre diverses matières, et de mouvemens qui s'exécutent dans ces relations. S'il en étoit autrement, si l'*idée* étoit un objet métaphysique, aucun animal n'en posséderoit une seule, nous-mêmes n'en

aurions nulle connoissance, et nous ne l'observerions ni en nous, ni dans d'autres ; car c'est une vérité incontestable, que nous ne pouvons observer que des corps, que les propriétés des corps, que les phénomènes de mouvement, de changement, etc., que produisent ces corps dans leurs relations. V. l'article FACULTÉ.

Si l'on en excepte les jugemens de l'homme, ses raisonnemens, ses conséquences, en un mot, ses principes dans les sciences et en morale, qu'il a considérés comme des objets métaphysiques, tandis que ce ne sont, au contraire, que des résultats de ses actes d'intelligence ; ce mot *métaphysique*, créé par son imagination, et par abstraction de ce qui est physique, n'exprime pour lui rien de positif. L'homme ne peut avoir, effectivement, aucune notion directe et certaine d'objet qu'il puisse y rapporter. Ce que la suprématie de cet être intelligent a pu faire à son égard, et qui le distingue de tous les autres, c'est d'avoir élevé sa pensée jusqu'à son sublime Auteur. Hors de là, il se trouve exclusivement réduit à l'observation de la nature, de tous les faits qu'elle lui présente, et de ce qu'il est lui-même, sans parvenir néanmoins à se connoître, ayant en lui des penchans qui s'y opposeront toujours.

Ainsi, quoiqu'il y ait des illusions qui puissent plaire davantage, je vais continuer d'exposer ce que l'observation m'a appris à l'égard du sujet dont je traite.

Si les idées sont des phénomènes d'organisation, elles doivent être dépendantes de l'état de l'organe où elles se forment ; et, en outre, des conditions doivent être nécessaires à leur formation. On verra que c'est précisément ce que l'observation confirme ; et, probablement, cette harmonie entre les faits observés et les lois physiques qui seules peuvent y donner lieu, fera sentir combien est fondée l'allégation qui présente les idées comme des phénomènes purement organiques. Mais, auparavant, il convient de rappeler ici deux principes que j'ai posés dans ma *Philosophie zoologique* (vol. 2, pag. 439), parce qu'ils constituent les bases de tout sentiment admissible à cet égard.

Premier principe. Tous les actes intellectuels quelconques prennent naissance dans les idées, soit dans celles que l'on acquiert dans l'instant même, soit dans celles déjà acquises ; car, dans ces actes, il s'agit toujours d'idées, ou de rapports entre des idées, ou d'opérations qui s'exécutent avec des idées.

Deuxième principe. Toute idée quelconque est originaire d'une sensation, c'est-à-dire, en provient directement ou indirectement.

De ces deux principes, le premier se trouve pleinement confirmé par l'examen de ce que sont réellement les différens

actes de l'intelligence ; et, en effet, dans tous ces actes, ce sont toujours les idées qui sont le sujet ou les matériaux des opérations qui les constituent.

Le second de ces principes avoit été reconnu par les anciens, et se trouve parfaitement exprimé par cet axiome dont *Locke* ensuite nous a montré le fondement ; savoir : *qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans la sensation.*

Il s'ensuit que toute idée doit se résoudre, en dernière analyse, en une représentation sensible, c'est-à-dire, qu'on doit toujours en trouver la source dans une sensation. On n'en connoît, effectivement, aucune qui ait une source différente ; ce que je crois avoir prouvé dans ma *Philosophie zoologique* (vol. 2, pag. 411), où j'ai montré que l'imagination de l'homme, quoiqu'elle paroisse en quelque sorte sans bornes, ne pouvoit créer une seule *idée* sans employer, comme matériaux, quelques-unes de celles obtenues par la sensation, ou en d'autres termes, sans modifier et transformer arbitrairement quelques-unes de celles que les sens lui ont procurées. Voyez, dans *l'Introduction de l'Histoire nat. des animaux sans vertèbres* (vol. 1, pag. 336) ce qui concerne le *champ de l'imagination* ; et, dans ce Dictionnaire, voyez l'article IMAGINATION.

En effet, toute *idée*, soit simple, soit complexe, résulte d'une image tracée ou imprimée dans

l'organe de l'entendement. Dans l'*idée* simple, l'image imprimée est celle de l'objet qui a fait la sensation remarquée ; et dans l'*idée* complexe, l'image se trouve composée de la réunion de plusieurs autres qui y sont toujours très-distinctes : en sorte que, dans toute *idée* quelconque, on retrouve toujours les traits d'objets connus par la sensation.

Cependant on n'a pas encore généralement admis l'axiome cité ci-dessus ; car plusieurs personnes observant des faits dont elles n'aperçurent point les causes, pensèrent qu'il y avoit réellement des *idées innées*. Elles se persuadèrent en trouver des preuves dans la considération de l'enfant qui, peu d'instans après sa naissance, veut téter et semble chercher le sein de sa mère, dont néanmoins il ne peut avoir connoissance par des *idées* nouvellement acquises.

Sans doute, l'enfant dont il s'agit, ne connoît point encore le sein de sa mère, n'en a nullement l'*idée*. Mais, ce qu'on ignoroit probablement, c'est qu'une pareille *idée* ne lui est pas nécessaire pour donner lieu aux faits qu'on lui voit alors produire. Son *sentiment intérieur* lui suffit ; et ce sentiment, qui n'emploie jamais d'*idées* dans ses actes, est le propre de l'organisation de l'individu, et ne s'acquiert point. Or, ce même sentiment, ému par le besoin, lui fait faire machinalement des mouvemens divers, pour saisir avec la bouche ce qu'il

peut rencontrer. Il prend donc le sein de sa mère, dès qu'on le lui présente, comme il prendrait celui de toute autre, ou tout autre corps ; et il le fait sans l'emploi d'aucune *idée*, d'aucune pensée, mais uniquement par un acte de l'*instinct*. Voyez ce mot. A l'égard des êtres intelligens, dans quelque degré qu'ils soient dans le cas de l'être, l'*instinct* leur tient lieu de tout, dans les premiers temps de la vie. Ce n'est que peu à peu qu'ils acquièrent des idées, à mesure qu'ils donnent de l'attention aux sensations qu'ils éprouvent. Ce n'est aussi que peu à peu qu'ils emploient leurs idées acquises, qu'ils comparent les objets remarqués, et qu'ils s'exercent à juger ces objets. Aussi leur jugement a-t-il d'autant plus de rectitude que l'exercice de cette faculté est plus ancien pour eux.

Je reconnois donc, comme un principe fondamental, comme une vérité incontestable, qu'il n'y a point d'*idées innées* ; que toute *idée* quelconque a été acquise après les premiers actes de la vie, et qu'elle provient, soit directement, soit indirectement, de sensations éprouvées et remarquées.

Avant de montrer comment il est probable que se forment les *idées*, et quelles sont les conditions nécessaires à leur formation, je dois prévenir que tous les actes d'intelligence, qui s'exécutent dans un individu, sont essentiellement le produit de la réunion des causes suivantes ; savoir :

1° De la faculté de *sentir* ;

2° De la possession d'un organe particulier pour l'intelligence ;

3° Des relations qui ont lieu entre cet organe et le fluide nerveux qui s'y meut diversement ;

4° Enfin, de ce que les résultats de ces relations se rapportent toujours au foyer des pensées (à l'esprit), lequel communique avec celui des sensations, et par suite au *sentiment intérieur* de l'individu.

Telle est la chaîne dont toutes les parties doivent être en harmonie pour que les idées, ainsi que les opérations qui s'exécutent entre elles, puissent se former ; telle est aussi la réunion des causes physiques essentielles à la production du plus admirable des phénomènes de la nature.

Or, comme tous les phénomènes organiques qui constituent l'intelligence, ne sont pour nous des merveilles que parce que nous n'en avons pas aperçu les causes naturelles, ou que nous n'avons pu étudier à fond l'organe propre à leur production ; que, cependant, tous ces phénomènes ont pour base des idées ; qu'à leur égard il ne s'agit toujours que d'idées, que d'opérations qui s'exécutent entre ces *idées* ; j'ai dû, avant d'examiner ce que sont les *idées* elles-mêmes, montrer

comment la nature avoit amené progressivement, d'abord les organes qui peuvent donner lieu aux sensations, ainsi qu'au sentiment intérieur des animaux sensibles, ensuite ceux qui sont essentiels à la production des *idées* dans les animaux intelligents. N'étant pas nécessaire de répéter ici ces considérations, je renvoie à la *Philosophie zoologique* (vol. 2, page 353 et suiv.), où elles sont exposées, et je me borne à examiner comment une *idée* peut se former, et dans quel cas une sensation peut la produire.

Afin que l'on puisse concevoir comment une *idée* peut se former, il faut, avant tout, faire connoître la condition essentielle à la formation de toute *idée* quelconque.

Condition essentielle à la formation des idées.
Un acte organique préparatoire, exécuté par le sentiment intérieur de l'individu, lorsqu'un besoin l'y provoque, est absolument nécessaire à la formation de toute *idée* et de tout acte d'intelligence. Cet acte, auquel nous avons donné le nom d'*attention*, que nous remarquons facilement, et dont nous n'avons jamais recherché la nature, n'est point une sensation, une *idée*, une opération intellectuelle quelconque : c'est une simple contention des parties de l'organe, qui met celui-ci dans le cas de recevoir l'impression essentielle à la formation de l'*idée*, et qui seule lui

donne le pouvoir d'exécuter toute autre opération de l'intelligence.

Pendant la veille, nos sens, tous ou la plupart, frappés par tous les objets qui nous environnent, reçoivent nécessairement des impressions diverses de tous côtés. Ces impressions néanmoins ne forment pas en nous des *idées* : nous voyons les objets, nous entendons les bruits et les sons, nous touchons même les corps ; et cependant toutes ces impressions que nos sens reçoivent, peuvent être sans résultat pour notre intelligence, et avoir lieu sans nous donner une seule *idée*. Mais si, à la provocation d'un besoin, notre sentiment intérieur exécute l'acte préparatoire aux opérations intellectuelles ; ou, en d'autres termes, si nous nous mettons en état d'attention, et si nous fixons cette attention sur un objet quelconque qui frappe nos sens, dès lors une ou plusieurs *idées* se forment en nous ; les impressions que nous recevons, par la voie de la sensation, ne sont plus sans résultat ; elles parviennent dans notre organe, y rapportent les images des objets qui nous ont affectés, les y tracent, plus ou moins profondément ; et alors nous avons la faculté de rendre sensibles ou présentes à l'esprit, les *idées* qui en résultent. Par la suite, quoique les objets remarqués ne soient plus présents, comme leurs impressions sont gravées dans notre organe, que leur image y est tracée, nous avons encore, pendant un

temps plus ou moins long, la faculté de nous les rappeler par la *mémoire*, c'est-à-dire, de rendre leur image sensible à notre esprit, par un acte que nous nommons *pensée*.

Ainsi, pour que les traits ou l'image de l'objet qui a causé la sensation puissent parvenir dans l'organe de l'entendement et être imprimés sur quelque partie de cet organe, il faut que l'acte qu'on nomme *attention*, prépare l'organe à en recevoir l'impression, ou que ce même acte ouvre la voie qui peut faire arriver le produit de cette sensation à l'organe sur lequel peuvent s'imprimer les traits de l'objet qui y a donné lieu ; et pour qu'une *idée* puisse parvenir ou être rappelée à la *conscience*, il faut, à l'aide encore de l'attention, que le fluide nerveux en rapporte les traits, ou excite le rapport de ces traits à l'esprit de l'individu : ce qui alors lui rend cette idée présente ou sensible, et ce qui peut se répéter ainsi, au gré de cet individu, pendant un temps plus ou moins long - *Philosophie zoologique*, vol. 2, pag. 376.

Jusqu'ici, je n'ai eu en vue que de signaler la condition de rigueur, pour que la formation d'une *idée* et de toute opération de l'intelligence puisse avoir lieu ; or, cette condition est assurément l'*attention*.

Je puis, en effet, prouver que, lorsque l'organe de l'entendement n'est pas préparé par cet effort du

sentiment intérieur qu'on nomme *attention*, aucune sensation n'y peut parvenir ; ou, si quelqu'une y parvient, elle n'y imprime aucun trait, ne fait qu'effleurer l'organe, ne produit point d'*idée*, et ne rend point sensible aucune de celles qui s'y trouvent tracées.

Lorsque notre pensée est fortement occupée de quelque chose, quoique nos yeux soient ouverts et continuellement frappés par la lumière que les objets extérieurs, qui sont devant nous, y envoient en la réfléchissant, nous ne voyons aucun de ces objets, ou plutôt nous ne les distinguons pas ; parce que l'effort qui constitue notre *attention*, dirige alors la portion disponible de notre fluide nerveux sur les traits des idées qui nous occupent, et que la partie de notre organe qui est propre à recevoir l'impression des sensations que ces objets extérieurs nous font éprouver, n'est point alors préparée à recevoir ces sensations. Aussi, dans ce cas, les objets extérieurs qui frappent de toutes parts nos sens, ne produisent en nous aucune *idée*.

Ce que je viens de dire, à l'égard des objets qui frappent nos yeux, et que nous ne distinguons point lorsque nous sommes fortement préoccupés de quelque chose, de quelque pensée, a aussi parfaitement lieu, dans cette circonstance, relativement aux bruits ou aux sons qui frappent nos oreilles. Les impressions que nous font ces sons ou ces bruits, ne parvien- [parviennent]

nent point jusqu'à notre organe d'intelligence, parce qu'il n'est pas préparé à les recevoir; et nous ne les distinguons pas. Si, en effet, dans ce moment de préoccupation, quelqu'un nous parle, quoique distinctement et à haute voix, nous entendons tout, et cependant nous ne saisissons rien, et nous ignorons entièrement ce que l'on nous a dit.

Qui ne connoît cet état de préoccupation auquel on a donné le nom de *distraction*, et pendant lequel toutes les impressions que nos sens reçoivent, sont réellement sans résultat pour notre intelligence, puisqu'elles n'y parviennent pas !

Mais, dès que notre sentiment intérieur, ému par un besoin ou un intérêt particulier, vient tout à coup à exciter notre *attention* sur un objet qui frappe tel de nos sens, à préparer le point de notre organe qui est propre à en recevoir la sensation, à en graver les traits dans ce même organe, alors nous obtenons aussitôt une *idée* quelconque de cet objet.

Dans ma *Philosophie zoologique* (vol. 2, chap. 7), j'ai développé plus au long cette théorie, tout-à-fait physique des fonctions de l'organe qui sert à l'entendement ; et il est évident qu'il n'y a là rien qui ne soit accessible à l'intelligence humaine, qui ne soit fondé sur des faits d'observation, et qui soit

réellement *métaphysique*. Si des préventions, favorisées sans doute par certains intérêts, n'eussent entraîné à penser le contraire, les idées que je présente aujourd'hui sur ces objets, seroient probablement moins nouvelles, et paroîtroient moins extraordinaires.

Il n'y a donc que les sensations remarquées, que celles sur lesquelles l'*attention* s'est arrêtée, qui fassent naître des *idées* ; et celles-là sont du premier ordre ou *primaires*, parce que ce sont elles qui ont donné lieu à la formation de toutes les autres.

J'étois donc fondé en raison, lorsque j'ai dit que, si toute idée provenoit, au moins originairement, d'une sensation, toute sensation ne donnoit pas nécessairement une idée, puisqu'il n'y a que les sensations remarquées qui soient dans ce cas.

Les animaux à mamelles (les *mammifères*) ont les mêmes sens que l'homme, et reçoivent, comme lui, des sensations de tout ce qui les affecte. Mais, comme ils ne s'arrêtent point à la plupart de ces sensations, qu'ils ne fixent point leur attention sur elles, et qu'ils ne remarquent que celles qui sont immédiatement relatives à leurs besoins habituels, ces animaux n'ont qu'un petit nombre d'idées qui sont toujours à peu près les mêmes. Il faut des circonstances extraordinaires à leur égard, pour les mettre dans le cas de varier leurs actions, et

d'accroître un peu plus le nombre de leurs idées. Ainsi, à l'exception des objets qui intéressent leurs besoins ordinaires, tous les autres sont comme nuls pour ces animaux. La nature n'offre à leurs yeux aucune merveille, aucun objet de curiosité, en un mot, aucune chose qui les intéresse, si ce n'est ce qui sert directement à leurs besoins, à leur bien-être. Ils voyent tout le reste sans le remarquer, sans y fixer leur attention, et conséquemment n'en peuvent acquérir aucune idée.

Le dirai-je ! que d'hommes aussi, pour qui presque tout ce que la nature présente à leurs sens, se trouve à peu près nul ou comme sans existence pour eux, parce qu'ils sont, à cet égard, sans attention, comme les animaux ! Que d'hommes qui, par suite du peu d'emploi qu'ils font de leurs facultés, bornant leur *attention* à un petit nombre d'objets qui les intéressent, n'exercent que très-peu leur intelligence, ne varient presque point les sujets de leurs pensées, n'ont réellement qu'un petit nombre d'idées, et sont fortement assujettis au pouvoir de l'habitude !

Faut-il donc s'étonner, maintenant, si l'échelle des divers degrés d'intelligence des individus de l'espèce humaine, quoique ces individus aient tous les mêmes organes et au même degré de composition, offre, entre ses limites, une étendue si considérable, dès que les facultés des organes

sont partout en raison de l'emploi qu'on en fait, c'est-à-dire, selon que ces organes sont plus ou moins exercés ! Dira-t-on que le cerveau de cet homme de peine, qui passe sa vie à maçonner des murs ou à porter des fardeaux, soit très-inférieur en composition et en perfectionnement, à celui que possédèrent Montaigne, Bacon, Montesquieu, Fénelon, Voltaire, etc., malgré la différence infinie que l'on trouve entre l'intelligence dont ces hommes célèbres furent doués, et celle de l'homme du peuple que je viens de citer ?

Assurément, elle est bien grande cette échelle des différens degrés en intelligence, en *idées* acquises, en étendue, profondeur et rectitude de jugement, dans laquelle chacun, selon sa position, son état, ses habitudes et les circonstances dans lesquelles il s'est rencontré, se trouve placé réellement, ayant sa mesure avec laquelle il juge définitivement, pour lui, tout ce qu'il considère. V. l'article INTELLIGENCE.

Je reviens à mon sujet, à celui qui est relatif aux *idées*, à leur nature et à leur formation. Or, pour éclaircir convenablement ce sujet, je vois qu'il importe de distinguer les *idées* en deux sortes essentielles ; savoir :

1° Celles qui proviennent immédiatement de la sensation ;

2° Celles qui résultent d'opérations qui s'exécutent entre des *idées* déjà acquises.

Ayant montré que les unes et les autres exigent une condition pour pouvoir se former, et que c'est l'*attention* qui constitue cette condition de rigueur, je vais essayer d'exposer succinctement le mécanisme probable de leur formation.

Des idées primaires ou de celles qui proviennent immédiatement de la sensation. Les *idées primaires* sont évidemment les premières que nous parvenions à acquérir ; et, dans le cours de notre vie, nous nous en formons de cette sorte chaque fois que l'occasion s'en présente et que nous ne négligeons pas de la saisir. Telles sont celles que nous obtenons par la voie des sensations, conséquemment par celle de l'observation : ce sont elles qui nous donnent la connoissance des faits observés, des corps que nous avons remarqués, de leurs qualités, leurs caractères, et des phénomènes qu'ils peuvent nous présenter. Les *idées* que nous nous formons de ces objets sont, pour nous, les plus positives, celles sur lesquelles nous pouvons le plus compter ; et comme nous ne les obtenons que par l'observation, conséquemment que par la voie des sensations, il ne s'agit plus que de rechercher comment elles se forment.

Je crois avoir prouvé ci-dessus que, quoique tout ce qui nous environne agisse sans cesse sur nos sens, pendant la veille, toutes celles de ces actions que nous ne remarquons pas, c'est-à-dire, sur lesquelles nous ne portons pas notre *attention*, sont véritablement sans résultat pour notre intelligence. Voyons maintenant ce qui arrive, lorsque nous fixons notre attention sur telle de ces impressions que nos sens reçoivent.

Lorsque, par un intérêt quelconque, qui constitue aussitôt un besoin pour nous, nous arrêtons notre attention sur la présence d'un corps, ou sur l'exécution d'un fait dont nous recevons la sensation par l'un de nos sens ; aussitôt notre sentiment intérieur ému, excite à la fois une contention particulière dans l'organe qui constitue le sens affecté, et dans celui de l'intelligence. A l'instant, le sens qui reçoit la sensation, se fixe plus fortement sur l'objet qui l'affecte, devient plus susceptible d'en recevoir l'impression entière, et transmet aussitôt cette impression dans la partie du cerveau qui est préparée à la recevoir. Alors, les traits ou l'image de l'objet s'impriment dans l'organe de l'intelligence, l'*idée* se trouve complètement formée, et le fluide nerveux, par ses mouvemens sur ces traits gravés, en excite le rapport à l'esprit de l'individu.

L'objet dont nous avons acquis l'*idée* n'étant plus présent,

si, pendant la veille, quelque intérêt nous porte à nous le rappeler, aussitôt notre sentiment intérieur met le fluide nerveux en action, et le dirige dans la partie de l'*encéphale* où les traits de cet objet sont imprimés ; ce fluide alors les traverse et en excite le rapport à l'esprit de l'individu ; ce qui y rend l'*idée* sensible, quoique d'une manière fort obscure. Telle est la faculté à laquelle nous avons donné le nom de *mémoire*.

Enfin, comme, pendant le sommeil, notre sentiment intérieur ne dirige plus les mouvemens du fluide nerveux, si quelque cause d'agitation met alors en mouvement ce fluide, à mesure qu'il traverse les traits imprimés de différentes de nos *idées* acquises, il en excite encore le rapport à notre pensée, mais d'une manière presque toujours désordonnée : telle est la cause de ce que nous appelons des *songes* ; et nous ne sommes pas les seuls êtres qui en éprouvions.

Si les idées ne se trouvoient point gravées dans notre organe, elles n'auroient aucune permanence hors de la présence des objets qui y ont donné lieu ; nous n'aurions point d'idées acquises ; dans l'absence des objets, nous serions privés de mémoire ; pendant un sommeil agité, nous ne formerions point de songes ; en un mot, dans la folie, ainsi que dans la durée d'un délire, des *idées*, se succédant sans ordre, ne nous agiteroient point,

notre sentiment intérieur ne dirigeant plus les mouvemens du fluide nerveux pendant les paroxysmes de ces maladies.

La mémoire, les songes, les accès de délire, ainsi que ceux de la folie, rappellent donc diverses de nos *idées acquises*, soit parmi celles qui sont simples, soit du nombre de celles qui sont *complexes*. Nous ferons bientôt connoître la nature et le mode de formation de ces dernières.

Une remarque importante à faire, est que, sans ordre dans nos idées, sans une sorte de classement parmi elles, nous ne pourrions nous les rappeler avec assez de méthode pour en communiquer une suite, pour raisonner, pour prononcer un discours suivi, composer un ouvrage convenablement divisé. Or, par les efforts que nous faisons pour mettre de l'ordre dans nos *idées*, à mesure que nous en acquérons, les *idées* elles-mêmes se classent dans notre organe en s'y imprimant : en sorte que plus nous avons varié nos observations, nos pensées, nos idées acquises ; plus, dans notre organe, il s'est formé de compartimens divers, pour recevoir l'impression des idées qui sont différentes par leur nature : des faits très-connus attestent qu'il en est ainsi. Lorsque quelque cause de désordre parvient à altérer l'organe dans tel de ses compartimens, les idées qui s'y trouvoient imprimées, partici- [participent]

pent au désordre, ne se montrent plus dans leur état ordinaire, ne sont plus régies par le jugement propre à l'individu.

Les *idées* primaires peuvent être divisées en deux sortes : celles qu'on a d'objets simples, ou considérés dans l'ensemble de leurs parties, et celles que l'on se forme d'objets collectifs. L'*idée* que j'ai d'un mouton, d'un bœuf, est une *idée* simple d'un objet simple ou individuel ; celle que j'ai d'un troupeau, est une *idée* encore simple, mais d'un objet collectif. Ces *idées* ayant été acquises par la sensation, elles sont donc des *idées* simples, c'est-à-dire, du nombre de celles qui ne sont pas le produit d'*idées* déjà acquises, et qui, pour se former, n'ont pas exigé l'emploi d'autres *idées*.

Cependant, la considération suivante ne doit pas être oubliée ; elle importe à la justesse des *idées* que nous pouvons nous former concernant le sujet que nous traitons : la voici. Généralement, toutes nos *idées* primaires n'ont été acquises que par comparaison : il a fallu avoir vu plusieurs corps différens, avant d'avoir pu acquérir, par la sensation, l'*idée* d'un corps ; il a fallu avoir touché des corps durs, pour avoir pu acquérir, par la voie du tact, l'*idée* d'un corps mou, et réciproquement. Mais à l'égard des *idées* simples, si les comparaisons furent nécessaires, elles furent en quelque sorte machinales, c'est-à-dire, furent, ainsi que leur résultat, le produit du sentiment intérieur

qui porte l'individu à exécuter un jugement ; tandis que, relativement aux *idées* complexes, nous verrons que leur formation est uniquement le produit d'actes d'intelligence provoqués tous par la volonté.

Je viens d'exposer le mécanisme de la formation des *idées primaires*, de celles qui proviennent immédiatement de la sensation, et qui sont résultées d'impressions reçues par nos sens, sur lesquelles notre attention s'est fixée. Sans doute, ce mécanisme n'est point différent de celui que je viens de décrire ; car tous les faits d'observation qui concernent les *idées*, ainsi que les conditions de leur formation, attestent qu'il est le même que celui que je viens de signaler. Considérons maintenant ce que sont les *idées* complexes, quelle est leur source, et comment il est probable qu'elles se forment.

Des idées complexes, ou de celles qui ne proviennent pas directement de la sensation. Je nomme *idées complexes*, toutes celles qui résultent d'actes organiques, s'opérant entre des *idées* ou avec des *idées* déjà acquises. Conséquemment, tout individu qui n'auroit point d'*idées* simples, ne sauroit se former une seule *idée complexe*.

Les *idées simples* ou primaires, étant, comme on l'a vu, le produit immédiat de sensations remarquées, n'ont pas exigé, pour se former, la possession préalable d'*idées* déjà acquises ;

aussi ce sont les premières idées que nous ayons pu acquérir après notre naissance, et que nos divers sens, ainsi que notre expérience, concourent à perfectionner ; ce qui est bien connu. Il n'en est pas de même des idées complexes : celles-ci ne sont jamais le produit direct d'aucune sensation ; mais celui d'opérations de notre entendement, qui s'exécutent entre des idées déjà existantes, déjà imprimées dans notre organe. Elles sont donc nécessairement postérieures aux premières *idées* acquises. Or, comme les premières *idées* ne peuvent s'obtenir que par la voie des sensations, et qu'avec celles-ci on en peut former de *complexes*, comme avec ces dernières on en peut former d'autres qui le sont encore, mais d'un degré plus élevé et ainsi de suite, il en résulte que toutes les *idées complexes* proviennent indirectement de la sensation ; et qu'en dernière analyse, toute *idée* quelconque a pris sa source dans la sensation : ce que les anciens avoient aperçu, et ce qui constitue notre second principe, exposé au commencement de cet article.

Ainsi, toute *idée complexe* en renferme réellement plusieurs autres, soit simples, soit compliquées, dans un degré quelconque, puisque ces autres *idées* furent nécessaires à sa formation : en l'analysant, on peut effectivement les y retrouver.

Par exemple, les *idées* que nous avons de la vie, de la nature, de la végétation, etc., etc., sont des

idées complexes ; celles que nous avons de l'amour, de la haine, de la crainte, etc., le sont pareillement ; et ces *idées* en renferment beaucoup d'autres.

Il s'agit, maintenant, de savoir s'il nous est possible de déterminer le mode physique de la formation de ces *idées complexes* ; et si, en nous aidant de ce que nous savons déjà, relativement aux *idées* simples, nous pouvons parvenir à assigner le mécanisme le plus probable des *idées* dont il s'agit.

Pour préparer et faciliter la solution de cette question difficile, je crois devoir présenter les deux considérations suivantes, et pouvoir m'en autoriser dans cette recherche :

1° Tout ce que nous observons ou pouvons observer, ne concerne que les objets que la nature nous présente ou que les faits qu'elle exécute elle-même. Or, ces objets et ces faits sont nécessairement physiques ; car elle n'a d'autre domaine que la matière, que les corps qui en sont formés ; et c'est avec ces objets qu'elle opère les faits et les différens phénomènes que nous observons ;

2° La formation des *idées* simples est évidemment le résultat d'actes organiques, et conséquemment de faits parfaitement physiques ; je crois l'avoir clairement établi. Pourquoi celle des *idées complexes*, quoique sans doute plus

difficile à saisir, ne seroit-elle pas un résultat de même nature ? Peut-il y avoir là quelque chose qui soit réellement *métaphysique* ? On a tellement senti que ce mot pouvoit être vide de sens pour nous, qu'on l'a appliqué, ainsi que je l'ai dit, à exprimer nos raisonnemens, nos conséquences, nos principes, afin de pouvoir y attacher des *idées*. Mais ces raisonnemens, ces conséquences, etc., sont encore des produits d'actes organiques ; ce qu'on n'avoit pas prévu : le mot *métaphysique* doit donc être supprimé, comme n'exprimant rien dont nous puissions avoir une connoissance positive.

Maintenant, je vais exposer ce qui me paroît possible, probable même, à l'égard des moyens organiques que la nature a pu employer pour la formation des *idées complexes*.

Si, à la suite d'un intérêt ou d'un besoin senti, le sentiment intérieur ému, peut mettre en mouvement le fluide nerveux, le diriger sur les traits déjà imprimés de l'*idée* qui est relative à cet intérêt, et rendre aussitôt cette *idée* sensible ou présente à l'esprit de l'individu ; l'on conçoit que, par un autre intérêt ou besoin, le sentiment intérieur également ému, peut diriger à la fois le fluide nerveux sur les traits imprimés de plusieurs *idées* différentes, relatives à cet autre intérêt, et les rendre simultanément présentes à l'esprit ou à la pensée. Or, les traits de chacune de ces idées

parvenant tous à se réunir, à se faire ressentir dans un espace circonscrit, y formeront nécessairement un ensemble de traits divers mélangés ; et cet ensemble, rendu sensible à la pensée, y présentera un rapport, une conséquence, en un mot, une *idée complexe* du premier degré. Cette nouvelle idée formera, pour l'individu, la conséquence des différentes *idées* employées dans l'opération, et sera l'acte de *jugement* que l'organe de l'intelligence a la faculté de faire.

Ainsi, l'acte de l'entendement qui donne lieu à la formation d'une *idée complexe*, est toujours un jugement, lorsqu'il n'est point fantastique, comme ceux que l'*imagination* a le pouvoir d'exécuter. Enfin, ce jugement n'est lui-même qu'un rapport entre plusieurs idées réunies, qu'une *idée* intellectuelle, résultant d'un ensemble qui a pour forme celle du mélange d'idées qui le compose, ce mélange étant lui-même un objet physique. Cette forme, sans contredit, est une image, mais qui devient d'autant plus obscure que l'idée complexe qu'elle représente est d'un degré plus élevé.

Dans les *idées complexes* du premier degré, les *idées* primaires se font encore ressentir ; et, par cette voie, les idées complexes dont il s'agit peuvent facilement se fixer dans la mémoire. Mais quant à celles de degrés supérieurs, ce n'est le plus souvent qu'à l'aide d'un prestige que nous nous les rappelons,

et ce prestige s'attache à l'expression que nous avons choisie pour les désigner. Ainsi, par les mots *philosophie, politique, etc.*, nous désignons des *idées complexes* ; et ces mots que nous avons l'habitude d'entendre prononcer, de voir tracés sur le papier par l'écriture ou l'impression, se fixent assez facilement dans la mémoire, à l'aide de ces voies physiques.

Comme on l'a bien observé, les mots nous ont considérablement aidés à étendre le nombre de nos *idées complexes* et à agrandir nos facultés d'intelligence. Mais, ne pouvant nous procurer presque aucun avantage qui ne soit accompagné d'inconvénients, il est résulté, à l'égard du sujet dont il s'agit, que la plupart des hommes ne considérant que les mots employés, sans s'inquiéter positivement des *idées* qu'ils doivent exprimer, chacun les interprète à sa manière, selon ses lumières, son goût et ses penchans ; et ce moyen, si utile dans un juste emploi, a ouvert une voie favorable pour abuser la multitude, pour l'égarer, et pour l'asservir.

Je n'entrerai pas ici dans des détails nombreux, quoique nécessaires pour faire connoître les différens ordres ou degrés de nos *idées complexes*. C'est une tâche qui ne peut être entreprise que dans un ouvrage spécial. Je ne dirai rien non plus des *idées* arbitraires qui appartiennent au champ de l'*imagination*, me réservant d'exposer, à ce mot, ce

qu'il y a d'essentiel à connoître à leur égard. Il me suffit d'avoir montré ici la nature et la source de nos *idées complexes* : je vais seulement dire un mot de ce qu'on nomme *idées dominantes*.

Idées dominantes. On donne ce nom à certaines *idées* particulières qui, sans cesse provoquées par le sentiment intérieur de l'individu, sont presque continuellement présentes à son esprit, dominant ses autres idées, et en affoiblissent ou même en anéantissent l'influence.

Une *idée* est plus ou moins profondément gravée dans l'organe et plus ou moins souvent présente à l'esprit, selon l'intérêt plus ou moins grand que l'objet qui y a donné lieu nous inspire. De là résulte que toute *idée* qu'un grand intérêt excite, ou qui est la suite d'un penchant accru et même changé en passion, devient *dominante*, et efface en quelque sorte toutes les autres *idées* acquises, étant presque la seule qui soit sans cesse rendue présente à l'esprit. Telle est l'*idée* devenue *dominante*, dans l'amant, qui ne voit que l'objet de son amour ; dans l'avare, qui ne pense sans cesse qu'à accroître son trésor ; dans l'homme cupide, qui ne considère dans toutes choses que le profit ou le gain ; dans l'ambitieux, qui n'est jamais satisfait de son pouvoir, etc., etc.

Parmi les *idées dominantes*, il en est qui, soit toujours présentes à l'esprit, soit d'une violence extrême, et qu'une

passion quelconque maintient ou accroît encore, affectent tellement l'organe producteur de leurs actes, qu'elles y causent des altérations quelquefois très-considérables. En effet, l'habitude de fixer notre attention sur certains objets, sur certaines *idées*, lorsque ces objets ou ces *idées* nous intéressent beaucoup, ou nous ont fortement frappés, amène les idées excessivement dominantes dont je parle ; et si ces *idées* sont fortifiées par quelque passion, les effets qui en résultent peuvent être portés si loin qu'ils altèrent tout-à-fait à la fin notre jugement à l'égard des objets ou des sujets particuliers que ces mêmes *idées* ont en vue. Or, comme cet excès surpasse, par son pouvoir, les forces de l'organe en qui s'exécutent les actes d'intelligence qui en dépendent, cet organe alors en éprouve des altérations notables, et nous cessons de maîtriser notre attention qui se reporte toujours, malgré nous, sur les mêmes objets ou les mêmes *idées*. Le plus foible degré de ce désordre amène les *manies* ; et l'on sait que, parmi les individus de notre espèce, cette maladie du cerveau est des plus communes. Mais lorsque, par le concours de quelque passion exaltée, le désordre dont il s'agit devient extrême, l'organe éprouve, par paroxysmes, des agitations presque convulsives ; et alors se forment en nous des visions de diverses

sortes qui nous abusent complètement, semblent même nous poursuivre, et nous font agir comme si c'étoient des réalités. Ces désordres, ces visions ou *allucinations* sont des espèces de délires dont il importe de connoître la source, pour les prévenir ou pour travailler à leur curation.

On a dit, avec raison, *mens sana in corpore sano* ; sentence qui exprime une vérité positive, savoir : que notre esprit n'est sain que lorsque les organes qui nous en donnent les facultés le sont pareillement. Or, le vrai caractère d'un esprit sain, dans un individu, consiste à maîtriser parfaitement, dans la veille, son attention, ses pensées, son jugement, lesquels actes sont toujours alors dirigés par son sentiment intérieur sans difficulté. Dès qu'on est parvenu à connoître le mécanisme de la formation des *idées*, que l'on sait que ce sont des images imprimées dans l'organe propre à les recevoir, et qu'il suffit que le fluide nerveux agité vienne traverser les traits de ces images, pour leur communiquer un ébranlement qui se propage jusqu'au foyer de l'esprit, lequel lui-même en étend la commotion légère jusqu'à celui du sentiment intérieur ; alors le voile qui nous cache le mécanisme des différens actes d'intelligence est facile à lever ; le merveilleux à leur égard s'évanouit bientôt ; et les plus beaux phénomènes de l'organisa- [organisation]

tion animale rentrent dans l'ordre général des faits physiques dont les causes sont susceptibles d'être reconnues.

La considération des *idées* dominantes, de leur source, de leur pouvoir, de la presque impossibilité de les changer ou de les anéantir dans les individus en qui diverses circonstances de situation les ont développées, étant réunie à celle des penchans qui ont pu s'accroître en eux, présente l'objet le plus important à suivre pour arriver à la connoissance des principales causes de la plupart des actions des hommes ; pour expliquer pourquoi tel individu, selon sa position dans la société et son degré d'intelligence, est tel qu'on l'observe ; enfin pour déterminer, jusqu'à un certain point, ce que sera tel autre, lorsqu'il se trouvera dans telle circonstance.

Tous les hommes ont généralement les mêmes penchans ; mais ces penchans ne se développent point également dans chacun d'eux ; les différences qui se trouvent dans la situation particulière des individus, ainsi que celles de leur état physique, en apportant de grandes dans les penchans qui peuvent se développer en eux.

Les causes très-puissantes que je viens de citer, et jusqu'à présent à peu près ignorées, parce qu'elles ne furent point prises en considération, constituent l'important mystère de la source des actions des hommes ; mystère qui fut toujours impénétrable à la pensée des philosophes et des plus profonds moralistes, puisque aucun d'eux ne sut le découvrir. *Voyez* les mots HABITUDE, INTELLIGENCE, JUGEMENT.